

d'un fauteuil, ce qui lui dénudait la cuisse. Pendant qu'il la regardait, sa peau devint sèche et tannée, avec des veines bleues qui ressortaient un peu partout.

Lydia sentait son regard, mais elle restait assise. « Regarde un peu de l'autre côté », dit-elle.

Il s'approcha de la fenêtre. « Je ne vois rien. Où est Herman ? » demanda-t-il lorsqu'il se fut retourné. Celui-ci avait disparu. « Regarde bien l'autre rive », dit Lydia. Il fixa les yeux et soudain, à l'extérieur, il était midi. Il vit que la rivière n'avait que quelques mètres de large. Sur l'autre rive, au premier étage d'une grande maison, un jeune homme en blouse bleue et pantalon de flanelle grise faisait le poirier, les mains sur l'appui de fenêtre. Le châssis à guillotine avait été retiré de son cadre.

A tout instant, le garçon se laissait retomber d'un élan vers l'extérieur, mais chaque fois il se rattrapait à la dernière minute à l'encadrement, se hissait dessus et recommençait. En bas, dans la rue, une jeune fille le regardait et lui criait chaque fois quelque chose que Fritz ne comprenait pas.

« Il fait cela tous les jours, dit Lydia, qui avait rejoint Fritz. Tu comprends que cela nous énerve ? » « Oui, je le comprends, dit Fritz. C'est un spectacle désolant. »

Il se réveilla, vit qu'il était sept heures moins cinq et se rendormit.

VI

Vendredi midi, il fallut allumer les lampes du bureau dès trois heures et quart à cause de gros nuages. Fritz réunit les chiffons de papier de son bureau, souffla la cendre de cigarettes et se renversa dans son fauteuil. « Si on était samedi, se dit-il, ce temps me mettrait de bonne humeur. »

« A l'école primaire, se dit-il, parfois, le samedi matin, une heure avant que la cloche sonne, le ciel s'assombrissait tant qu'il fallait allumer les quatre lampes, ces ballons. Samedi, une heure avant la fin. Pourquoi était-ce si délicieux ? Ou le dernier jour avant les vacances, pensa-t-il, quand il y avait une giboulée, ou un orage, juste avant que la cloche sonne. Il n'y avait pas de plus grand bonheur. Pourquoi ? C'est bizarre. »

Il arracha, du bout des dents, le coin d'un morceau de papier à lettres, le mâchonna et le recracha. « Attention, marmonna-t-il, que vais-je faire ce soir ? Naturellement, nous allons voir un film, le plaisir de ce siècle. A *La Lanterne*, deux places pour la dernière séance. Nous emmènerons Victor. » « En réalité, la vie n'est pas compliquée, pensa-t-il. La science moderne est sans objet. »

A quatre heures vingt il rangea ses affaires dans sa serviette, pendit son veston sur le dos d'une chaise et attendit cinq minutes. Puis il rangea méticuleusement tout ce qui se trouvait sur son bureau, enfila son veston et se glissa prudemment hors de la pièce. Dans le couloir, il pressa le pas, mais sans faire de bruit ; dans le hall, il appela l'ascenseur en appuyant sur le bouton et descendit. En quittant le bâtiment, il se mit à fredonner. Il n'y avait presque pas de vent. A bicyclette, il passa par le cinéma

afin d'y prendre les places puis, sur le chemin du retour, il fit un crochet vers l'est et sonna à la maison des deux tourelles, près du pont.

— Qui est là ? demanda une voix d'homme à l'interphone.

— Victor Poort, espèce de vieux salaud, cria Fritz, descends comme l'éclair. Et plus vite que ça. C'est Fritz.

— Je vais voir s'il est là, je crois que non, répondit la voix.

Un instant après, une autre voix cria :

— Commandant Fritz, je vous ouvre la porte. Montez.

— Non, descends, cria Fritz devant le petit grillage, avant qu'il soit trop tard. Je suis pressé.

La porte s'ouvrit et Victor descendit l'escalier.

— J'ai des places pour neuf heures moins le quart à *La Lanterne*, dit Fritz, et chères, très chères. Tu viens, n'est-ce pas ?

Victor releva le col de son veston.

— Ecoute, dit-il, je...

— Tu as tout l'air d'une vieille bonne femme qui a une légère déformation du pied, dit Fritz, et qui, à cause du froid, n'aime pas descendre à la porte pour acheter ses provisions.

— J'ai encore tant de travail ce soir, dit Victor, je ne crois pas que ça ira. A vrai dire, j'avais l'intention de passer chez toi après le dîner, juste une petite demi-heure.

— Allons, dit Fritz, j'ai acheté les places, payé une forte somme ; quel gaspillage.

— Tu t'en débarrasseras bien, dit Victor. C'est très gentil, mais je ne peux pas. Je dois rester à la maison pour un tas de raisons. J'avais l'intention de passer un instant après le dîner, ça oui. Mais ce n'est pas certain.

Ils se quittèrent et Victor rentra chez lui. « C'est une soirée gâchée, dit Fritz, c'est évident, c'est très clair. Ça ne fait aucun doute. » Il repartit à bonne allure pour la maison, rangea son vélo dans la resserre et rentra sans enlever son pardessus.

Son père était assis en veston d'intérieur à côté du feu. Devant lui, sur les bras de son fauteuil, il avait placé un rayon d'armoire vert, couvert de papiers et de livres. Il était en train d'écrire. Autour de la taille, par-dessus son veston, il avait mis une ceinture de cuir. Lorsqu'il leva les yeux, Fritz vit qu'il avait sur le front et sur les joues des taches rouges frottées de graisse.

— Tiens, tiens, dit-il, te voilà bien installé. Quand tu iras à la

plage, il faudra te mettre une serviette sur le visage. Ce soleil est traître.

— Tu dis ? demanda son père.

— Je te demandais comment tu avais fait pour avoir cette tête brûlée, dit Fritz.

— Hein ? fit son père.

— Ces taches rouges, d'où viennent-elles ? demanda Fritz en montrant son propre visage.

— Ah ! dit l'homme, je me suis servi d'un gant de toilette ce matin et je ne savais pas que c'était si dur.

— Je crois, dit Fritz, que tu as dû employer l'éponge métallique, en usage dans des centaines de milliers de ménages.

Il alla s'asseoir à côté de la radio, tendit la main vers l'appareil, mais la retira. Il sortit dans le couloir pour y accrocher son manteau.

— Maman n'est pas là ? demanda-t-il en rentrant dans la pièce.

— Elle est allée faire quelques achats, répondit son père.

Il était cinq heures dix à l'horloge.

— Tu comprends quelque chose à ce temps ? demanda Fritz en regardant le ciel.

— Je crois qu'il va neiger, dit son père.

Fritz alla dans la cuisine et mit sur le gaz le poêlon avec la viande. Puis il ferma au verrou la porte de l'escalier et inspecta l'armoire de la cuisine. « Rien, murmura-t-il, rien de tentant. » Il se pencha à la fenêtre et regarda dans le jardin. « C'est ce chien idiot des Aals », dit-il, il remplit un verre d'eau et, après avoir ouvert la fenêtre avec précaution, il le déversa sur un gros chien brun, assis devant la porte arrière des voisins d'en bas. L'animal fit un bond de côté, se secoua et se mit à aboyer. Il ferma la fenêtre.

Brusquement il entendit frapper et tambouriner sur la porte de l'escalier. Il éteignit le gaz, rangea la casserole derrière le réchaud et alla ouvrir.

— Quand te corrigeras-tu de cette idiotie, de fermer cette porte à double tour ? dit sa mère en entrant chargée d'un grand sac de provisions qu'elle déballa dans la cuisine.

Il alla s'asseoir sur le divan du living-room. Sa mère entra quelques minutes après, examina le feu et dit :

— J'ai oublié de voir si le journal était arrivé. Si tu y allais.

— Il n'est pas encore là.

— Mais si, dit-elle, depuis longtemps.

— C'est inutile, dit Fritz, il n'en est pas question.

— Tant pis, dit-elle, tu es trop fainéant pour bouger.

— Qu'est-ce que c'est encore ? demanda son père.

— Rien, répondit-elle.

Fritz descendit l'escalier, trouva le journal dans la boîte et le remonta.

— On l'a mis dans la boîte au moment où j'arrivais, dit-il, je vois que l'horloge n'avance plus.

Son père tendit la main et dit :

— Ici.

— Occupe-toi de ton travail, dit sa mère, et elle prit le journal à Fritz.

Elle alla s'asseoir à table, se leva pour chercher ses lunettes sur le buffet, et rassit lentement et ouvrit le journal.

Appuyé contre la table, Fritz regardait les doigts rouges qui tenaient les pages.

— Tu lis comme une femme, dit-il, sans bouger les yeux, mais ta tête va et vient. C'est très grave, car ce sont des colonnes étroites.

— Tu dis ? demanda son père.

— J'avais cru lire un nom que je connaissais, dit Fritz, en regardant le journal, mais je me suis trompé.

Il alla s'asseoir sur le divan, repoussa le rideau de côté, se mordit les doigts et regarda par la fenêtre.

« Pourquoi cette obscurité et cette pluie avaient-elles une signification réjouissante ? se demandait-il. Il faut que j'en aie le cœur net. En quatrième, au début des grandes vacances, se dit-il, nous rentrions à la maison et j'avais reçu une caissette de craies vide. Je me tenais dans le couloir et j'attendais la fin de la pluie, car je n'avais pas pris de manteau. Et sans cesse je flairais la petite caisse. C'était une odeur de bois, de bois frais, de résine et de craie. Jusque-là tout est clair, ce sont les faits. Mais la cohésion ? »

« Je sais, pensa-t-il soudain, c'est simple. Les dernières heures de classe devaient être sombres, pour mieux faire ressortir le contraste avec les jours de liberté. »

Sa mère avait mis le couvert et apportait les plats. Ils mangèrent de la salade de blé, des pommes de terre, des oignons frits au jus de viande, des haricots bruns et une panade de semoule pour finir. Ils commencèrent sans mot dire. « Vite vite, dit Fritz, disons n'importe quoi. »

— Tu ne trouves pas ce temps bizarre ? demanda-t-il à sa mère.

— C'est affreux ce qu'il fait noir, répondit-elle. Et pourtant il ne fait plus aussi froid, plus ce froid humide. Il fait certainement moins froid. A la cuisine, ça m'a étonnée. D'habitude, la sauce est figée depuis longtemps quand je l'enlève à quatre ou cinq heures. Mais aujourd'hui elle était encore tiède.

Son père mélangeait la salade avec les pommes de terre et l'écrasait avec sa fourchette, la réduisant en bouillie avec les oignons. « Dieu tout-puissant qui voyez nos actes et nos épreuves », disait Fritz en lui-même, tout en regardant la main qui maniait lentement la fourchette de haut en bas. Il se sentit rougir.

— Mélanger un repas préparé avec soin est comme une offense à celui qui l'a cuisiné, papa, dit-il en regardant sa mère.

Celle-ci baissa les yeux.

— Comment ? demanda lentement son père, en souriant. Je n'ai pas compris.

— Non, dit Fritz, tandis que sa mère le regardait, c'était autre chose.

— Tu sais, demanda-t-elle, que j'ai une nouvelle clé du grenier ?

Elle se leva, se dirigea vers le buffet et lui montra une clé nouvellement limée qu'elle prit sur le plateau du thé.

— Bravo, dit Fritz.

— J'ai dû rendre les vieilles, dit-elle, prouver qu'elles n'étaient pas perdues. J'en ai eu pour un florin.

— Ce n'est pas cher, dit Fritz.

Lorsqu'ils entamèrent la panade, elle mit le sucrier sur la table et attendit. Son père se servit de sucre avec sa cuillère à dessert, qu'il secoua au-dessus de son assiette d'un geste las. Fritz ressentit des démangeaisons aux pieds, aux mains et dans la nuque. « Pourquoi cet homme ne porte-t-il pas de chemise ? pensait-il. Pas de cravate, passe encore, au besoin. Mais pourquoi pas de chemise ? Je voudrais bien qu'on m'explique pourquoi. » Il se

pencha en avant pour mieux voir comment, autour du cou, le maillot profondément décolleté dépassait un peu de sous le pull-over bleu ; on voyait nettement le premier bouton. Le cou formait un creux oblong sous la pomme d'Adam.

— Ce soir, je vais à *La Lanterne*, à la seconde séance, dit-il lorsque le repas fut terminé.

— Qu'est-ce qu'on y donne ? demanda sa mère.

— *Le Second Visage*, répondit-il, on m'en a dit beaucoup de bien. Tu as un peu de nourriture sur la lèvre.

Elle s'essuya la bouche et se mit à desservir la table. « Il serait encore temps pour la première séance, pensait-il. Maintenant, j'ai deux heures à perdre. Mais ne le regrettons pas. »

Il alla s'asseoir au coin du feu. Son père se tenait près de la fenêtre et regardait dans le vide, dehors. Il y avait des miettes de pommes de terre sur le sol, devant le poêle. « Attendons, pensait Fritz, voyons si elle m'appelle pour essuyer la vaisselle. » Il entendit sa mère éteindre le gaz sous la bouilloire sifflante, verser l'eau dans la cuvette et poser l'égouttoir sur le dressoir, à côté de l'évier. Lorsqu'il l'entendit retirer les premiers objets de la savonnée et les placer dans le séchoir, il se pencha légèrement en avant. « Encore un instant, pensa-t-il, sans doute va-t-elle les essuyer elle-même. » Son père se mit à marcher de long en large.

— Fritz, tu viens m'aider à essuyer la vaisselle ? cria sa mère.

Il se leva, aspira l'air entre ses dents serrées et, en quittant la pièce, il se heurta à son père qui se trouvait à côté de la bibliothèque, tout près de la porte.

— On a sonné ? demanda-t-il.

— Non, répondit Fritz.

A la cuisine, il essuya vivement les assiettes, les tasses et les plats.

— Il n'y a pas grand-chose aujourd'hui, dit sa mère.

Lorsqu'il se fut rassis au coin du feu, il flaira ses mains. « Nous sommes des créatures imparfaites », se dit-il. « J'aurais dû les rincer. Mais l'odeur de mes doigts, de la serviette à thé n'est encore rien, pensa-t-il, l'haleine d'un être humain est bien pire. L'odeur de l'air humide, usé, que les poumons rejettent régulièrement. C'est vite dit. Il y en a de toute espèce. » Du bout du petit doigt, il se cura les dents. « Il y a, pensa-t-il, l'haleine

qui ressemble à l'odeur de vieux pardessus moisis, qu'on fait bouillir dans le vinaigre. Bien sûr. Puis celle des gens qui ont mangé trop d'œufs durs. Mais le pire, c'est l'haleine de celui qui a jeûné toute la journée. C'est comme du lait suri ou de l'écorce d'arbre qui aurait pourri dans l'eau. Oui, oui. Sept heures cinq. »

Il sortit dans le couloir, alluma la lampe et se regarda dans la glace. « Que Dieu me préserve de la calvitie », dit-il en tirant ses cheveux en arrière et en examinant avec soin la limite de leur implantation. « C'est un châtement affreux. » Il écouta. « La tête prend un aspect vieillot, luisant et répugnant, pensa-t-il, c'est vrai. Mais le pire, c'est quand la peau dénudée est crevassée ou couverte de bosses. »

— Je sais bien, dit-il à haute voix, en suivant les mouvements de ses lèvres dans la glace, que les verrues sont pires. Les verrues, qu'est-ce qu'une verrue ? Essayons d'en donner une description claire et nette. A quoi bon être allé en classe si je ne suis pas capable de cela ?

Il entra dans la pièce à côté et alluma le foyer à gaz. « Une verrue, dit-il en marchant de long en large, est une excroissance charnue, absolument sans raison, qui se produit de préférence dans le cou, sur la joue ou le menton et a un effet défigurant. Bien, très bien. »

Il s'assit et se cura l'oreille avec un crayon. « Maintenant les différentes espèces, dit-il. Il y en a deux. La première, chers auditeurs, se présente comme une protubérance aplatie, à peine saillante, qui se détache en brun ou en gris sur la peau. L'autre, pourtant, et je vous conseille d'en prendre note, messieurs et mesdames, est comme un fruit, une petite citrouille ou un concombre, qui se nourrit par la tige frêle qui le rattache au corps. » Il se leva derrière le bureau et demanda :

— Tout le monde a compris ?

« Qu'est-ce qu'il y a de pire ? pensait-il. Roter ? Parler la bouche pleine en mangeant du pain et crachoter des miettes humides à la ronde ? »

— Ce cours est terminé, dit-il à haute voix, messieurs, mesdames, je vous salue.

Il ferma le robinet du gaz, éteignit la lumière et parcourut lentement le corridor. Lorsqu'il entra dans le living-room, la radio marchait.

— Sacrebleu, dit-il, quand vous l'ouvrez, réglez-la convenablement. Vous n'êtes pas dessus. Vous n'entendez pas ces grincements et ces craquements ? Chiez-leur dans les oreilles, marmonna-t-il et il régla le poste.

Une chanson de cow-boy s'achevait.

— A Laren et à Deventer habitent deux Jan, dont c'est aujourd'hui l'anniversaire, dit le speaker. Celui de Laren reçoit les félicitations de Pollie et de la famille Buning. Celui de Deventer, de toute la famille. Vous n'entendrez pas *La Route neigeuse*, mais je crois que vous serez heureux d'entendre le tango *Pourquoi pas ?* n'est-ce pas, Jan à Deventer ? Puisque vous venez de rentrer, tout à fait guéri.

« Il est déjà près de huit heures, pensa Fritz. Victor va venir passer un instant. »

— Tu as lu l'annonce, demanda sa mère, le bébé d'Evert est mort ?

— Non, dit Fritz, celui qu'on avait amené à l'hôpital ? Quel âge avait-il ?

— Quatre mois, dit-elle, c'est triste, hein ?

— Oh ! dit Fritz, je ne sais pas. Peut-être serait-il devenu arriéré ou il aurait attrapé la gale. On n'en aurait eu que des ennuis. La mauvaise herbe, il vaut mieux l'arracher.

— Tu es fou, dit-elle.

— Les apparences sont contre moi, dit Fritz, mais tu as tort.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? demanda son père.

— Oh, il dit que c'est un bien que l'enfant d'Evert soit mort, dit sa mère.

— Non, dit Fritz, je n'ai pas dit cela.

— Ne l'écoute pas, il fait le malin, dit son père.

— Vous allez entendre, le dernier disque de ce programme demandé par les auditeurs, *L'Horloge de grand-père*, dans l'arrangement de Tulleman, dit la radio, pour le personnel de la centrale de radio à Rotterdam ainsi que M. et Mme Blijding à Hilversum.

Fritz se pinça la joue gauche, au rythme de la mélodie. « Je dois réfléchir à tout, pensait-il, je dois réfléchir une bonne fois. »

Il sortit dans le couloir, s'arrêta devant la porte de l'escalier et, brusquement, il enfila son pardessus. « Je vais m'arranger pour

emmener Louis, pensa-t-il, et pour partir à temps. » Il quitta la maison sans faire de bruit.

Du bord de la rivière, il vit de la lumière dans la chambre de Louis. Il sonna.

— Si tu te dépêches, cria-t-il en levant la tête, lorsqu'il vit Louis, en manches de chemise bleue, je t'emmène à *La Lanterne*.

— Ça n'ira pas, cria-t-il, j'ai une visite. Victor est ici. « Naturellement, se dit Fritz, je l'aurais juré. »

— Je m'arrangerai pour les revendre, cria-t-il et il claqua la porte après lui. Le jour est creux et cette soirée est vide, marmonna-t-il. Il me reste une chance. Passons chez Jaap.

Il partit au petit trot et vira vers le canal aux entrepôts. Au numéro 71 il vit Jaap, aidé de Joosje, descendre une voiture d'enfant du perron.

— J'ai une place pour neuf heures et quart à *La Lanterne*, dit-il après les avoir salués, mais je crois que vous avez d'autres projets.

— En effet, dit Jaap, nous sommes en route pour aller chez mes parents. C'est du même côté. Tu nous accompagnes ?

La voiture d'enfant tressautait sur les pavés de granit.

— Une place ? demanda Jaap. Pour qui était l'autre ?

— Tu ne le connais pas, répondit Fritz, il est tombé malade.

— Tu t'en débarrasseras bien ? demanda Jaap.

— Oh oui, dit Fritz, mais on ne sait jamais à côté de qui on sera. On peut tomber sur un lecteur de sous-titres ou Dieu sait quoi.

— Tu disais ? demanda Joosje, un quoi ?

— Un simple lecteur de sous-titres, répondit Fritz.

— Je crois que je vois ce que tu veux dire, dit Jaap.

— Il y en a de deux espèces, dit Fritz, comme en tant de choses. Il y a les exubérants, qui rient et donnent des explications à leurs voisins. Ça c'est très grave.

— Oui, dit Jaap en ricanant.

— Mais la seconde espèce est bien pire, poursuivit Fritz. Ce sont les gens qui lisent les sous-titres à haute voix. Oh là là, Seigneur Jésus, ça c'est épouvantable. Si tu tombes sur ceux-là, tu es un veinard. Et ne crois pas qu'il y ait moyen d'y remédier. Ne dis rien ; ce n'est pas de la mauvaise volonté, ils ne savent tout

simplement pas de quoi tu parles. Si tu dis à haute et intelligible voix à tes voisins de devant ou de derrière : Il a besoin de s'exercer à la lecture, sans quoi il en perdra l'habitude, c'est peine perdue. Ils sont plus durs que l'albâtre. Tu peux hurler jusqu'au moment où les lampes se rallument, mais alors tu as toute la salle contre toi. Surtout ne commence pas.

— Tiens, dit Joosje, ça t'énerve tellement ? Moi, ça ne me fait ni chaud ni froid.

— Moi, si, dit Fritz. — Jaap et Joosje tournèrent à droite. — « A demain », dit Fritz, puis il suivit une rue étroite et longue, et atteignit le cinéma au pas de course. Justement, le portier plaçait à la porte une grande affiche marquée *Complet*. Fritz était en train de sortir ses billets et regardait autour de lui lorsqu'on lui frappa sur l'épaule.

« Incompréhensibles sont les voies, se dit Fritz, c'est Maurice. »

— Je voudrais une place, dit Maurice, tu ne sais pas où il y aurait encore moyen d'en trouver une ?

— Moi j'en ai une, dit Fritz, j'aurais préféré un autre voisin, mais cela pouvait être pire. Un florin cinquante-cinq.

— Dieu me préserve, dit Maurice, je crois que tu fais trop d'économies. — Il paya et prit sa carte ainsi que la réservation. — Tu retrouves tes sous ainsi qu'un voisin rêvé, dit-il ; en somme, tu as toutes les chances.

» Ta petite amie n'a pas voulu venir, Fritz ? demanda-t-il lorsqu'ils furent assis.

— Elle a ce genre de film en horreur, dit Fritz.

— Merde, fit Maurice, ne me dis pas que tu en as une !

— Mieux vaut en avoir une qui refuse d'aller au cinéma que de ne pas en avoir du tout, répondit Fritz. Toi, tu n'en as pas et, si je ne me trompe, tu n'en trouveras jamais. Tu es bien trop repoussant. Ça doit être affreux. Quel destin !

— Sacrebleu, dit Maurice, à quoi je ressemble ? Comment me trouves-tu ?

— Disons que tu n'incites pas exactement aux relations sexuelles, dit Fritz, mais j'en connais de plus mal lotis que toi.

Des réclames en couleur apparurent sur l'écran.

— Je n'ai jamais vu ta petite amie, dit Maurice.

— Toute la question, dit Fritz, c'est que tu es incapable de relations avec l'autre sexe. A mon avis, ce n'est pas malin de

rejeter si brutalement la jeune fille après les rapports qu'elle tombe du lit et boite pendant deux jours, ou boitille en tous les cas. — Maurice éclata de rire.

— Tu parles tout à fait comme ce docteur d'un film français, dit-il ; de... j'ai oublié comment il s'appelle. Mais tu retiens beaucoup trop bien ce que je te dis. Tu le racontes à tout le monde ?

— Ça dépend, dit Fritz.

Les actualités commencèrent. Lorsque la lumière se ralluma, Maurice dit :

— De quoi trouves-tu que j'ai l'air, honnêtement ?

— Oh ! dit Fritz, tu as l'air ordinaire, tout aussi vulgaire que les autres. D'ailleurs, les femmes ne sont pas sensibles à l'extérieur.

Lentement, la lumière s'éteignit et le grand film commença. « Ça c'est excellent », pensa Fritz au bout de cinq minutes.

Après la fin, ils gagnèrent lentement la rue.

— Encore juste une place libre, monsieur, dit Fritz en anglais, le doigt levé. C'était formidable.

— Toi aussi, tu prends à gauche ? demanda Maurice. On continue ensemble.

— Pas question de m'en débarrasser, dit Fritz, je m'en rends compte.

Maurice ne répondit pas.

— Tu sais ce que je pensais ? poursuivit Fritz, c'est que les films stéréoscopiques ne donneront jamais rien, on ne voit que des morceaux de couleur jetés pêle-mêle. (« Voyons jusqu'où je puis aller », pensa-t-il.) C'est terrible, dit-il, quand on n'a qu'un œil.

— Les nouveaux films stéréoscopiques, on pourra les voir sans lunettes, dit Maurice.

— Oui, dit Fritz, mais la profondeur ne peut se voir que des deux yeux. Je trouve qu'il faut dire les choses comme elles sont. Ou serais-tu sensible à ce point-là ? Vas-y, déverse ton cœur, je suis prêt à inspecter ton âme à contre-jour, comme un œuf pourri. Raconte-les à ton docteur, les sentiments les plus profonds de ton âme. — Ils traversèrent un pont. — Quand on n'a qu'un œil, naturellement on est sadique. Parle-moi un peu de ça.

— Je ne sais jamais si tu te fous de moi, dit Maurice, tu fais

beaucoup d'histoires, mais tu es curieux. Et je suis toujours si bête que je parle.

— Nous sommes ici au microphone, chers auditeurs, dit Fritz d'une voix criarde, dans le bureau de M. Maurice Duivenis, le célèbre vieux salaud. Monsieur Duivenis, pouvons-nous vous poser quelques questions ? Tu m'en veux ? demanda-t-il de sa voix normale. — Ils suivaient le long de l'eau, le sentier de brique pilée. Des canards s'étaient rassemblés sur la glace, dans des flaques d'eau noire. — Qui aimerais-tu choisir comme victime ? demanda Fritz. Age, sexe et genre de persécution ; vas-y.

— J'aimerais bien étrangler des petits garçons dans le bois, dit Maurice lentement, tout simplement.

— Ça c'est idiot, dit Fritz, ça manque d'originalité. De plus, c'est pervers. — Il éclata de rire. — Tu connais l'histoire de cet homme chez le psychiatre ? Il vient à l'heure de la consultation et dit : « Docteur, je suis amoureux d'un cheval. — Est-ce une jument ou un étalon ? demanda le médecin. — Docteur, dit-il vous ne me prenez tout de même pas pour un anormal ? » Maurice ne rit pas.

— Allons, allons, dit Fritz, tu es bien taciturne. Que dirais-tu de brûlures de cigarettes sur le corps ? Ça ne te dit rien ?

— D'où te vient cette idée ? demanda Maurice.

— Je te mets en train, c'est tout, dit Fritz. Qui choisirais-tu de préférence ?

— Tu es presque arrivé, dit Maurice, si on allait s'asseoir dans un café ?

— Je trouve qu'il est trop tard, dit Fritz. — Ils restèrent quelques secondes sans rien dire. — Ou peut-être préférerais-tu le couteau ? demanda Fritz.

— Oui, dit Maurice, d'une voix sourde, à chaque blessure je veux voir un peu de sang. Raccompagne-moi à la maison.

Deux rues avant le canal où habitait Fritz, ils prirent à droite, puis à gauche, puis de nouveau à droite et montèrent les marches d'un perron au-dessus d'une boucherie.

— Les vieux dorment, dit Maurice, ne fais pas de bruit.

Il ouvrit la porte d'entrée et Fritz le précéda dans l'escalier obscur. Au palier du troisième étage, Maurice dit :

— Attention au seau à charbon. Tiens ta droite. Il farfouilla dans une serrure puis, brusquement, il trébucha en avant.

— Sacrebleu, dit-il, je suis là en train de chipoter, alors qu'elle est ouverte.

Dans l'obscurité totale, il introduisit Fritz dans la pièce, referma la porte et alluma.

— Et maintenant ne me dis pas : ça sent l'homme, dit-il, c'est une vieille scie.

Ils se trouvaient dans une petite chambre carrée, tapissée de papier sombre. Il y avait un lit pliant, deux fauteuils et un bureau en oblique dans le coin. Des textes poétiques imprimés étaient collés aux murs ainsi qu'un masque en papier mâché.

— Assieds-toi, dit Maurice.

Ils restèrent un instant sans rien dire. « Quel est le sens de cette réunion ? » pensait Fritz. Maurice relia des fils électriques, alluma une liseuse avec abat-jour de toile rose et éteignit la lampe du plafond.

— Ce pardessus, tu l'as toujours ? demanda Fritz.

— Je l'ai échangé contre des valeurs financières, répondit Maurice. Hélas, je n'ai pas de cigarettes à t'offrir.

— Il y a moyen de pisser ? demanda Fritz.

— Pas si haut, dit Maurice, non, tu ne peux pas sortir du couloir. Ça fait trop de bruit.

Il retira prudemment son fauteuil de bureau et le mit au milieu de la chambre, en face de celui de Fritz. Ils parlaient à voix basse.

— Ne prolongeons pas la séance, dit Fritz, il est près de minuit.

— Tu connais ce jeune Van Knip ? demanda Maurice. Avec ces ongles et ces cheveux trop longs. En voilà un que j'aimerais attraper un jour.

— Que lui reproches-tu ? demanda Fritz. Je l'ai toujours trouvé très ordinaire et inoffensif à l'école. Tu le vois souvent ?

— Il m'emprunte un cours de temps à autre, dit Maurice, il habite ici tout près, dans la Boomstraat.

— Je sais. Mais que t'a-t-il fait ? demanda Fritz.

— Rien, mon vieux, absolument rien, répondit Maurice. Est-ce une raison ? — Il ricana. — Il m'agace.

— Il est temps d'entrer dans les détails, dit Fritz, et de décrire avec intelligence et simplicité les traitements désirés. Supposons qu'il soit prisonnier. Que fais-tu ensuite ? Je suis médecin.

— Je le lie tout nu sur une table, dit Maurice en serrant les lèvres.

— Sur le ventre ou sur le dos ? demanda Fritz, il faut le dire, c'est pour votre bien.

— Naturellement sur le... sur le... sur le dos, naturellement, dit Maurice lentement, les yeux fixés sur Fritz. C'est bien ?

— Parfait, dit Fritz, se frottant les mains. Il fait rudement froid ici. Continue. Tu travailles au couteau. Que veux-tu, un bâillon dans la bouche ou pas ? Je veux dire : en admettant que ça se passe à la cave, où personne ne risque de l'entendre.

— Laisse-le crier, dit Maurice, oui, on le laisse crier.

Il prit une attitude pensive.

— Très bien, dit Fritz, et alors ?

— Ça doit être un petit couteau court, comme un couteau de menuisier, dit Maurice, un long manche et une très courte, mais très fine... eh...

— Lame, dit Fritz.

— Oui, un demi-centimètre de long suffit. Poser d'abord la pointe sur la peau, appuyer doucement, puis tailler, pas trop profond.

— Très intéressant, dit Fritz. Où coupes-tu et comment ? Tu veux laisser pendre des lambeaux de chair, vraiment déchiqueter, ou faire de simples coupures, pas trop profondes ni trop longues ?

— De simples coupures, répondit Maurice, les yeux baissés.

— Où coupes-tu ?

— Dans les bras, les jambes et le visage.

— Bien, dit Fritz, donc pas d'amputation d'une certaine partie du corps ?

Maurice rapprocha son fauteuil.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il, en avançant le visage tout contre celui de Fritz.

Il était haletant. « Je suis allé trop loin », pensa Fritz. Il regardait avec attention la figure penchée de Maurice.

— Tu n'as presque pas mauvaise haleine, dit-il.

— Je pue ? demanda Maurice.

— Il faut manger des oranges, dit Fritz, c'est le remède.

Quelque part dans la maison une horloge sonna un coup.

— Nous n'avons pas fini, dit Fritz. En admettant que tout

marche bien. Comment le tuerais-tu ? En l'étranglant ? En le frappant à mort ? Car tu le tues, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, dit Maurice, en fourrant presque entièrement dans sa bouche les doigts de la main droite. D'abord une raclée. Quelques heures de suite. En le laissant revenir à lui. Puis l'étrangler. Avec les mains.

Il se leva d'un bond, se mit juste devant Fritz et se pencha un instant sur lui. « C'est un fait, pensa celui-ci, je suis allé trop loin. » Il ne bougea pas. « Quand j'avais deux ou trois ans, se dit-il, je mettais les mains devant ma figure quand j'avais peur et je criais : je ne suis pas là. C'est du moins ce que raconte ma mère. Il faut rester assis. Ne montrer aucune crainte. »

— Qu'en penses-tu ? demanda Maurice, qui se rassit. Suis-je normal ?

— Il est toujours dangereux d'éclairer des malades sur leur état, dit Fritz. On aurait tort de dire à quelqu'un : vous avez une phtisie galopante. Au revoir ! — Maurice fit la grimace et sourit. Ton âme a besoin de secours, poursuivit Fritz, mais tu n'es pas fou. C'est un sadisme sain, très innocent. Tout autre chose que ce type du Marktweg. Avec son bâton et son chiffon.

— Qui cela ? demanda Maurice.

— Ce type a une boutique de bonbons acidulés, dit Fritz. Il est épileptique. Quand ça le prend, il se mord toujours la langue. Il a un petit bâton, entouré de chiffons. Quand il sent venir la crise, il dit : « Uh ! ah ! gr ! » Et il fourre ce bâton entre ses dents et tombe en arrière. — Fritz riait tellement qu'il en avait la voix rauque et Maurice pouffait avec lui. — Attendez ! cria Fritz, un instant, passez-moi ce bâton. Je vous servirai tout à l'heure, madame.

— Je dois m'en aller, dit-il.

Maurice le reconduisit et laissa la porte de la chambre et celle de l'escalier ouvertes jusqu'à ce que Fritz soit arrivé en bas.

« Le ciel est clair et haut », pensa-t-il lorsqu'il fut dans la rue. Les étoiles brillaient d'un éclat bleu et pénétrant. Il tapa de la semelle et, après avoir uriné contre un arbre, il rentra vivement chez lui.

Lorsqu'il eut accroché son pardessus au portemanteau et qu'il voulut fourrer son écharpe dans la poche, il sentit quelque chose de grand et dur. « Le petit bouquin de Victor », marmonna-t-il,

et il l'en sortit. Il entra dans sa chambre, se laissa tomber sur le lit et se mit à le feuilleter.

« Notre monde animal intérieur », telle était l'en-tête d'un alinéa, page 113. « Je connais une femme, dit le docteur Janet, lut-il, qui répète en elle-même les mots qu'elle entend prononcer autour d'elle, comme un écho. Une imitation. Comme si elle avait un petit singe, à l'intérieur. J'en connais une autre dont la voix intérieure énumère, sans qu'on le lui demande et à satiété, tous les objets qui lui tombent sous les yeux. Ça, c'est un arbre. Ça, c'est une pierre. Ça, c'est du crottin de cheval. Tout comme un petit garçon qui se promène avec son père et sans cesse lui fait part de ses découvertes. Arbre, papa. Pierre, papa. »

Il feuilleta plus loin. « Janet : Ces messieurs se souviendront certainement du cas de la dame Oem, lut-il, dont le chat était mort. A ma grande satisfaction, je puis leur annoncer qu'elle est tout à fait guérie. Grâce à un traitement particulier que j'ai appliqué à ce cas-là. J'ai offert à Mlle Oem un nouveau chat. »

Il soupira, lança le bouquin sur le bureau et se mit tout doucement à marcher de long en large. Puis il décrocha la glace du mur, alla s'asseoir sur le lit et contempla son image. « Fritz Van Egters, dit-il, tu pourrais prendre un air plus avantageux. » Il alla s'asseoir à son bureau pour examiner sa denture, tâta deux couronnes d'acier à la mâchoire supérieure et dit : « Or blanc. » Sur quoi, il rouvrit le livre de Victor à la page 262 et lut : « On raconte l'histoire d'un homme qui parcourait la nuit un long couloir obscur, avec un chandelier et une bougie allumée. Plein d'effroi il imaginait combien ce serait affreux si son lumignon s'éteignait et, dans la crainte de voir la flamme disparaître réellement dans la nuit noire, il se mit à souffler et souffla sa bougie. »

Il ferma le livre et le garda quelque temps dans la main. Pour finir, il le posa sur la bibliothèque, se déshabilla, mit la glace par terre et s'y mira tout nu, comme dans une pièce d'eau. « Je suis une quille ou un entonnoir, comme on voudra », dit-il. Sur quoi, il alla se coucher.

Il lui fallut une bonne demi-heure pour calmer son esprit. Le lit se mit à bouger. « Ça, c'est assommant », pensa-t-il. « Cesse cette mauvaise plaisanterie, dit-il, ou je te gifle, oui, c'est sérieux. » Il s'aperçut bientôt qu'il se trouvait dans une voiture, qui roulait à toute allure sur une route boueuse, pleine de flaques.

« Il ne faut pas que je somnole en plein jour », se dit-il. Il s'aperçut brusquement qu'il conduisait lui-même et qu'il n'y avait personne d'autre dans la voiture. « Combien de temps ai-je roulé en dormant ? » se demanda-t-il, cramponné au volant. L'auto zigzaguait dangereusement. Il essaya de ralentir, mais ne trouva que la pédale de l'accélérateur.

« Jusqu'ici, ça peut aller, se dit-il, mais c'est la fin de la route. » Après avoir pris un virage à fond de train, la voiture tomba brusquement dans un trou et culbuta, mais il en sortit indemne. Devant lui, sur la route, deux grands autobus étaient couchés sur le flanc. De toutes parts il entendait hurler les blessés. Lorsqu'il s'approcha, il vit que des gens étaient coincés sous les autobus ; à plusieurs endroits, les entrailles leur sortaient du corps. Ils avaient les yeux tellement exorbités qu'ils leur pendaient sur les joues. Il eut mal au cœur.

« Combien de morts y a-t-il ? demanda-t-il à un chauffeur en costume bleu. » « Il n'y a pas de morts, répondit celui-ci, rien que deux blessés graves ; ceux-là, nous devons d'abord les nettoyer à fond, pour voir ce qu'ils ont. » « Et les autres ? demanda Fritz en montrant les corps écrasés, pourquoi ne s'en occupe-t-on pas ? » « Croyez-vous que ce soit vraiment nécessaire ? » demanda l'homme en souriant. Soudain, il disparut.

Deux blessés furent lavés dans le ruisseau, le long de la route. Une fois la crasse enlevée, ils apparurent indemnes. « Et maintenant, tirez les autres de sous les autocars », dit Fritz, mais personne ne l'écoutait. Il discuta pendant des heures avec divers spectateurs afin de les convaincre de la nécessité d'intervenir. Le soir tombait. Pour finir, il réunit quinze hommes prêts à l'aider. « Maintenant, je n'ai plus la force », pensa-t-il. C'est à peine s'il pouvait encore se pencher. Tandis qu'un groupe soulevait la voiture, d'autres retiraient les victimes qui se trouvaient dessous. Les entrailles et les yeux reprirent lentement leur destination première. « Il ne fait d'ailleurs pas un temps pour voyager », dit le chauffeur en costume bleu.

Il se réveilla ; il était quatre heures. « Ne pensons plus à rien », pensa-t-il, puis il se détendit en quelques aspirations profondes et se rendormit.